

L'Erasmus des enseignants fait le plein

Professeurs et personnels des écoles, collèges et lycées sont de plus en plus nombreux à partir en stage à l'étranger

E rasmus n'est pas réservé aux étudiants», lance Sophie Roque, enseignante à la maternelle Les Moulins, à Barbentane, dans les Bouches-du-Rhône. Elle revient tout juste d'Estonie, à la frontière russe, où elle a passé une semaine dans une école. Elle en garde le souvenir de classes de maternelle à quinze élèves, «alors que nous avons en France des classes de vingt-cinq à trente enfants. On croit notre système au top, mais, en Estonie, les élèves ne passent en élémentaire qu'à 7 ans et apprennent à leur rythme».

Peu connu, le programme Erasmus + pour les enseignants bénéficie depuis quelques années d'un grand appel d'air. La demande progresse, et l'offre de mobilité également. En France, en 2018, plus de 10 500 professeurs et membres du personnel des écoles, collèges et lycées (et formateurs des lycées professionnels) en ont bénéficié, soit 3 000 de plus qu'en 2017 – près des trois quarts sont des femmes, majoritairement professeures des lycées. Il faut dire que ce dispositif a vu son enveloppe budgétaire augmentée de près de 50 % en un an, pour atteindre les 8 millions d'euros. Et pour 2019, l'enveloppe budgétaire d'Erasmus + dépasse les 10 millions d'euros. Le programme touche aussi des enseignants et membres du personnel de l'enseignement supérieur: plus de 6 000 en 2018.

A quoi ressemble un Erasmus de prof? Souvent courtes (la durée moyenne est de seulement une semaine), ces mobilités se concrétisent par des stages d'observation dans des établissements étrangers (pour 46 % des participants), ou par des formations linguistiques (53 %), tandis que 1 % des bénéficiaires sont partis enseigner hors de France. Ce sont les formations en anglais et la découverte du système éducatif finlandais qui ont le plus de succès. Le Royaume-Uni, l'Italie, l'Irlande et l'Espagne figurent parmi les destinations les plus courues. Logement, voyage, frais de vie, tout est pris en charge par le programme européen.

Pour Sophie Roque, c'est un affichage dans une école qui a

déclenché le premier départ. Professeure des écoles depuis plus de vingt ans, elle cumule dix ans de mobilités et n'envisage plus son métier sans ces expériences. «C'est du boulot, mais du plaisir aussi, celui d'aller là où nous n'irions pas, de rencontrer des gens et de découvrir d'autres systèmes éducatifs», résume-t-elle.

La mobilité de Sophie Roque s'inscrit dans le cadre d'un projet lié au développement durable, mis en place avec quelques pays, dont la Grèce, l'Italie et la Hongrie. Pendant les deux ans du projet, deux à trois enseignants de chaque école partenaire se retrouvent successivement dans une école. Chaque mobilité dure une petite semaine – voyage inclus – et elle est l'occasion d'échanges pédagogiques et de visites en lien avec le développement durable. Les élèves des professeurs en Erasmus participent également à des «mobilités virtuelles» par le biais de la plateforme européenne eTwinning. Cet outil de travail collaboratif en ligne permet aux professeurs de trouver des partenaires européens et aux élèves de partager leurs travaux.

«A fond dans les projets Erasmus» depuis 2008, Murièle Dejaune ne compte plus le nombre de mobilités qu'elle a déclenchées. Cette dynamique professeure d'anglais et de français en lycée professionnel depuis vingt-cinq ans a commencé par un projet eTwinning. «Je cherchais à redynamiser mon enseignement de l'anglais», se justifie-t-elle. Elle a exploré les mobilités des enseignants avec le «job shadowing», c'est-à-dire «une mobilité d'observation de pratiques», comme elle l'a fait pour la première fois à Chypre en 2015. L'enseignante du lycée Louis-Blériot de Trappes, dans les Yvelines, a ensuite entraîné dans son sillage des collègues, des assistants pédagogiques, ainsi que des membres des personnels de direction et administratifs de son établissement. «Certains sont partis en mobilité de formation en Angleterre, en Irlande, en Islande ou encore en Croatie. D'autres se rendront prochainement en Espagne», précise-t-elle.

Un déficit de notoriété

Elle s'enthousiasme en évo-

quant la dynamique qu'ont créée ces échanges au sein du lycée. «Des professeurs, des assistants pédagogiques, le gestionnaire, la proviseuse, le conseiller principal d'éducation, l'infirmière ont eu l'occasion de travailler ensemble», liste Murièle Dejaune. De quoi susciter de la motivation, et donner un nouveau sens à leur métier. Pour sa part, elle estime «incroyablement enrichie professionnellement et

personnellement au contact de collègues européens».

Des élèves de ce lycée professionnel partent désormais chaque année en stage de pratique à Chypre ou en Angleterre. Par ailleurs, plus de 650 élèves du lycée Blériot ont mené des projets en lien avec de jeunes Européens via la plate-forme eTwinning. L'ouverture à l'Europe fait désormais partie intégrante du projet d'établissement, lequel bénéficie depuis 2015 d'une charte Erasmus +. «Cela nous évite de remplir de gros dossiers tous les ans pour chaque projet», apprécie Murièle Dejaune.

Si ces mobilités Erasmus + pour les enseignants semblent très appréciées de ceux qui y participent, elles souffrent néanmoins d'un déficit de notoriété. Leur découverte est souvent le fruit du hasard. A Montpellier, Franck Le Cars, délégué académique aux relations européennes, confirme que le bouche-à-oreille est le meilleur moyen de développer

Murièle Dejaune

professeure en lycée professionnel

le dispositif. Dans son académie, le mot a circulé, et ils sont aujourd'hui «plus de 500» à avoir déposé une candidature en 2019. «En 2018, 400 enseignants avaient obtenu un financement de leur mobilité avec Erasmus +, contre 37

en 2011, avec Comenius, dispositif de formation des personnels à l'époque.» Franck Le Cars distingue deux profils de candidats: les jeunes enseignants qui ont fait un Erasmus à l'université pendant leurs études, et ceux dont les enfants sont grands et qui sont intéressés par une telle expérience.

Ces mobilités restent toutefois complexes à mettre en œuvre: le démarrage prend plusieurs mois. «En France, la réalisation de ces projets très chronophages repose

sur la volonté des équipes, prévient Murièle Dejaune. Au lycée de Cacem, au Portugal, où je suis allée en «job shadowing» pour la première fois en 2016, un enseignant est déchargé de cours pour s'occuper de la coordination des projets.» Une pratique qu'il serait judicieux d'importer. ■

ISABELLE MARADAN

«Je voulais me sentir étrangère quelque part»

Anne Letort, 36 ans, professeure des écoles en Seine-Saint-Denis

LA JEUNE FEMME a profité du programme Erasmus + pour quitter temporairement son poste en Seine-Saint-Denis et s'expatrier en Allemagne. «Depuis la rentrée 2018, je suis enseignante à Weil am Rhein. Je devais y rester jusqu'à l'été, mais j'ai demandé un an de plus. Au-delà de l'expérience professionnelle, de la découverte d'un autre système éducatif, je voulais me sentir étrangère quelque part. J'ai beaucoup voyagé, mais je n'avais jamais été expatriée. Partir n'est pas simple. Il y a peu d'information sur ces échanges. Je suis passée par l'Office franco-allemand pour la jeunesse, dont j'ai eu connaissance par une amie. J'enseigne le français, pour une vingtaine d'heures par

semaine, et le sport, car j'ai fait Staps. En Allemagne, à l'école primaire, les enseignants se succèdent dans la classe. Lorsqu'on change de classe, et quand les parents quittent leurs enfants le matin, on se dit «viel Spass», ce qui signifie «amuse-toi bien». Ici, le directeur ou la directrice est le supérieur hiérarchique des enseignants. L'élève est un partenaire, impliqué dans l'école, qui donne son avis, argumente, vote les sorties. L'apprentissage passe beaucoup par le jeu. Pour participer à ce genre d'échange, il n'est pas obligatoire de parler la langue, mais cela facilite les relations avec les collègues et les parents. Avec ce système, on reçoit et on donne.» ■

PROPOS RECUEILLIS PAR I. MA.